

## Prologue

*South Shields<sup>1</sup>, nord-est de l'Angleterre, janvier 1935*

Martha Moffatt avançait sur le trottoir pavé de Frederick Street, la faible lueur des réverbères éclairant son chemin. Son haleine faisait de la buée dans l'air glacial. Elle remonta le col bordé de fourrure de son manteau tout en tournant dans Hake Street, puis elle entra dans la cour du garage.

— Bonne année, jeune fille !

La silhouette grande et maigre d'Alan Pearson, l'un des mécaniciens, surgit de derrière une pompe à essence. Il tapa des pieds et souffla dans ses mains.

— Alan... Tu m'as fait une de ces peurs !

— Désolé, jeune fille, mais je suis content de te voir. Je suis frigorifié, à attendre dans le froid, comme ça. Dépêche-toi d'ouvrir !

Tout en se dirigeant vers la porte du bureau, il lui demanda par-dessus son épaule :

— Tu te sens mieux, maintenant ?

Martha le suivit, ses talons hauts claquant sur le béton.

— Oui, merci.

— Il paraît que c'était la grippe... Quelle saleté ! Il y en a plein, en ce moment. Est-ce que ça a gâché Noël ?

— Un peu. Je n'ai pas arrêté d'avoir la nausée.

---

1 South Shields est une ville côtière située à l'embouchure de la rivière Tyne, au nord-est de l'Angleterre.

C'était toujours le cas. De la bile lui monta dans la gorge, et elle la ravala. Si seulement elle osait demander à quelqu'un s'il était naturel d'avoir envie de vomir de temps en temps à quatre mois... Mais elle ne pouvait se confier à personne. Des pensées importunes et inquiétantes envahirent son esprit, et elle se sentit soudain prise de panique. Les mains tremblantes, elle fouilla dans son sac pour trouver la clef. Elle se dit qu'elle ne pouvait pas continuer comme cela. Sa décision était prise : la prochaine fois qu'elle verrait le père du bébé, elle lui dirait qu'elle attendait un enfant de lui.

Elle ouvrit la porte et entra la première dans le bureau-magasin de pièces détachées. Après avoir allumé la lumière, elle se hâta de contourner le comptoir et d'allumer le radiateur électrique.

— Tu as entendu la nouvelle ?

Alan saisit la grande clef de l'atelier sur son crochet. Il se retourna, et son visage enjoué, marqué de rides profondes, se fendit d'un sourire.

— Fenwick & Son va ouvrir un second garage.

Martha n'était pas surprise.

— C'est logique. Le transport routier est rentable, et le patron est un homme ambitieux, c'est bien connu.

Quatre ans plus tôt, lorsqu'elle avait quitté le lycée, Martha était allée à l'université pour poursuivre des études de secrétariat, apprendre les bonnes manières et les convenances. Ayant vu une annonce pour un poste de secrétaire et de caissière au garage Fenwick de Laygate, elle avait posé sa candidature. Au cours de l'entretien d'embauche, M. Fenwick, le propriétaire du garage – un homme d'un certain âge, grand et assez beau, qui portait un élégant costume croisé avec une chemise blanche impeccable, ainsi qu'une cravate rouge et or voyante –,

lui avait adressé un sourire charmeur et lui avait demandé si elle pouvait commencer tout de suite.

Elle travaillait dans le bureau du fils de M. Fenwick, qui portait comme son père le prénom d'Edward. Ils avaient pris l'habitude de discuter pendant leurs pauses-thé ; Martha avait appris à aimer sa compagnie, et ils s'étaient bientôt rapprochés. Edward – il avait insisté pour qu'elle l'appelle par son prénom quand ils étaient seuls – avait deux ans de plus qu'elle, et elle avait découvert qu'il était fils unique et n'avait plus de mère.

— J'avais cinq ans quand Maman est morte de la grippe espagnole, lui avait-il dit, ses yeux marron, intelligents et brillants, obscurcis par le chagrin.

— Oh, je suis désolée, avait-elle répondu, pleine de compassion pour lui.

Edward avait haussé les épaules.

— Je me souviens à peine d'elle.

— Par qui avez-vous été élevé ?

— Les parents de Maman voulaient s'en charger, mais Papa n'a rien voulu entendre.

— Mon Dieu ! Vous a-t-il élevé tout seul ?

— En dehors des vacances, que je passais chez mes grands-parents maternels, oui.

L'admiration de Martha pour M. Fenwick s'était accrue.

Sa rêverie fut interrompue par Alan, qui poussa soudain un profond soupir de soulagement.

— C'est une super nouvelle, pour le garage, hein ? Je veux dire, dans le climat actuel, le travail de personne n'est à l'abri. Aux informations, hier soir, ils ont dit que la situation économique n'avait pas été aussi bonne depuis la crise de 1931, dit-il en prenant un air sceptique. Je ne sais pas où ils vont chercher leurs chiffres, mais ce n'est certainement pas dans ce coin du pays. Par ici, les

gens ont une peur bleue du chômage et de cette maudite enquête sur les ressources.

Il secoua la tête.

—Excusez mon langage, jeune fille, mais ça me fait sortir de mes gonds. Mes voisins n'ont pas eu droit aux allocations de chômage, parce qu'ils ont deux chaises de salle à manger et un piano qu'ils pourraient vendre. C'est intolérable. Il faut être indigent pour...

À ce moment-là, la porte s'ouvrit, et Edward Fenwick fils entra, accompagné d'une bourrasque d'air froid. Il adressa à Martha un sourire timide, puis se tourna vers Alan.

—Vous êtes encore en train de rebattre les oreilles des gens ? lui demanda-t-il d'un ton chaleureux.

Martha n'arrivait pas à se remettre de la ressemblance physique entre le père et le fils. Tous deux étaient grands, larges d'épaules, avaient un physique musclé agréable et les cheveux blond-roux. La différence entre eux était la couleur de leurs yeux. Ceux d'Edward père étaient d'un bleu perçant, tandis que ceux de sa progéniture étaient couleur chocolat. Leurs personnalités aussi étaient différentes. M. Fenwick était impérieux, tandis qu'Edward était plus souple – même s'il paraissait tendu en présence de son père, comme s'il se sentait contraint de lui faire plaisir.

—Dépêchez-vous, dit Edward au mécanicien. Le gars est dehors, il attend que l'atelier soit ouvert.

Le gars, c'était le jeune Tony, qui était employé comme apprenti.

Tandis qu'Alan se dirigeait vers la porte, Martha s'approcha du miroir fêlé accroché au mur du bureau et posa son chapeau cloche sur le comptoir du magasin. Lissant ses cheveux blonds et ondulés autour de son visage, elle vit dans le miroir que les yeux d'Edward s'attardaient sur elle.

Elle croisa son regard, et il détourna les yeux.

Martha reporta son attention sur son reflet, et vérifia qu'elle n'avait pas besoin de remettre de rouge à lèvres. Souriant, elle remercia intérieurement la vieille dame à côté de laquelle elle s'était assise dans le tram des années plus tôt, et qui lui avait donné ce précieux conseil :

— Je ne mettrais pas un pied hors de chez moi avant de m'être maquillée. Un peu de rouge à lèvres, de l'al-lure, adieu l'accent du Tyneside, et on peut être à sa place n'importe où, avait-elle dit avec un clin d'œil entendu.

Martha n'avait jamais oublié les paroles de la dame, et elle avait suivi son conseil, se maquillant toujours avant de s'aventurer au-dehors et veillant à s'exprimer correc-tement. Elle avait des cheveux blond clair semblables à son idole cinématographique, Carole Lombard (même si elle se demandait si ceux de Carole n'étaient pas teints), elle s'épilait les sourcils suivant la même ligne allongée, elle se bordait les yeux d'un trait de crayon noir, et se peignait l'arc de Cupidon de rouge à lèvres vif, au grand dam de sa mère.

— Tu as l'air d'une traînée, avec toute cette saleté sur la figure, lui disait Maman, les bras croisés sur la poitrine. Je ne comprends pas. De nos jours, les gens n'ont pas un sou et ils se pavanent comme s'ils roulaient sur l'or.

— Maman, je paie mon gîte et mon couvert, et je fais attention au reste. S'il m'arrive de me faire plaisir, c'est parce que je me sens bien quand je suis apprêtée.

— Crois-moi, ma fille, un jour, tu auras ce que tu mérites.

Comme elle se détournait du miroir pour faire face à Edward, Martha songea que ce jour était arrivé.

Cela ne s'était produit qu'une seule fois, dans l'appar-tement à l'étage, quand elle avait bu sa toute première gorgée de champagne – ou, plutôt, quand elle avait bu

un ou deux verres de champagne pour la première fois de sa vie —, et qu'elle s'était sentie bien et avait eu envie de rire pour un rien. Seulement, maintenant, elle payait pour sa transgression. Il lui avait offert un collier de perles, et lui avait déclaré son amour pour elle, comme elle l'avait fait pour lui.

Tout se passerait bien quand elle lui annoncerait la nouvelle ; c'était ce qu'elle se répétait intérieurement pour se rassurer. *N'est-ce pas ?*

Alan claqua la porte derrière lui, et Martha sursauta, s'arrachant à ses pensées.

— Êtes-vous au fait de qui va diriger le nouveau garage ? demanda-t-elle à Edward.

— Vous savez bien que Papa ne me dit jamais rien.

Il pinça les lèvres d'un air rebelle.

Martha savait d'expérience qu'il valait mieux laisser tomber, car son père était un sujet sensible. Edward voulait voler de ses propres ailes, et il attendait le bon moment pour l'annoncer à son père — d'après ce qu'il disait.

À ce moment-là, la porte s'ouvrit, et l'homme en personne, Edward Fenwick père, entra dans le bureau. Une bourrasque d'air froid fit osciller l'ampoule nue qui pendait au plafond. Martha frissonna. M. Fenwick était un homme élégant, et elle devait admettre que chaque fois qu'il entrait dans la pièce où elle se trouvait, elle était assez impressionnée.

— Bonjour.

Il enleva ses gants de cuir, et défit la ceinture de son pardessus à double boutonnage, le retirant d'un haussement d'épaules pour révéler un costume sur mesure. Il accrocha son manteau à une patère, derrière la porte, se dirigea à grandes enjambées vers le radiateur électrique et, passant les bras derrière son dos, joignit les mains.

— Il est huit heures et demie passées.

Il lança à son fils un regard noir.

— J'étais sur le point d'ouvrir le magasin.

Le malaise d'Edward était palpable. Martha, contrariée, se demanda s'il aurait un jour le courage de tenir tête à son père.

Le patron se tourna alors vers elle, et haussa un sourcil d'un air désapprobateur.

Elle comprit le message.

— Je m'apprêtais à m'atteler aux factures, expliqua-t-elle.

Sachant qu'il ne fallait pas plaisanter avec l'humeur sombre du patron, elle se dirigea vers la machine à écrire, sur son bureau.

Cependant, avant de s'asseoir, elle retira son manteau et l'accrocha à une patère libre ; lorsqu'elle se retourna, elle vit que les deux hommes la regardaient fixement, les yeux exorbités.

Elle baissa les yeux sur son ventre et vit, à l'endroit où son chemisier blanc s'était soulevé de la taille de son étroite jupe droite, la petite bosse.

— Attendez-vous un enfant ? lui demanda M. Fenwick d'une voix tonitruante.

Martha sentit ses joues s'empourprer. Elle n'avait pas prévu que cela soit révélé de cette façon. Elle redressa les épaules en arrière.

Peut-être le destin s'en était-il mêlé, et était-ce mieux ainsi...

— Oui.

Les yeux de M. Fenwick s'assombrirent de manière menaçante, et l'atmosphère dans le bureau se fit inquiétante.

— Les clients ne peuvent pas voir une femme enceinte dans les bureaux.

Edward avait l'air accablé.

— Papa, que dites-vous ? Vous ne pouvez pas...

— Reste en dehors de ça, Edward.

M. Fenwick s'approcha de Martha, décrocha son manteau de la patère et le lui tendit.

— Rentrez chez vous. Vous êtes renvoyée.

Martha avait l'impression que ses jambes allaient se dérober sous elle.

— Vous ne pouvez pas faire ça, je...

— Silence. Je peux vous licencier, et ce n'est pas sujet à discussion.

Il la dominait de toute sa hauteur et l'examinait avec une expression menaçante.

Choquée, Martha observa Edward en quête de soutien, mais il était blême. Il évita son regard, et conserva les yeux rivés sur le sol. À quoi bon ? Elle aurait dû savoir qu'il ne s'opposerait jamais à son père.

Sans un mot de plus, elle quitta les lieux pour se diriger vers un avenir inconnu et terrifiant.